LE SOUVENIR ET LA MÉMOIRE*

par Caroline Rives

Sollicitée pour proposer une sélection de livres pour enfants sur le thème de la mémoire, Caroline Rives analyse ce qui se joue dans les textes et les images de la relation entre enfants et adultes, ce que les uns et les autres peuvent y dire et y entendre à propos du temps qui s'écoule, du passé, mais aussi des bases de l'identité et de la construction - individuelle ou collective - de l'avenir.

Le souvenir, la mémoire se construisent au fil du temps. Le petit d'homme à sa naissance porte sans le savoir le passé de sa famille et de sa communauté. Il lui faudra apprendre, grâce aux récits de ses proches, à l'école, et dans les livres, qu'il est nourri du passé, comme il porte sa part de responsabilité dans la construction de l'avenir : que le présent n'est pas immobile et que le temps se construit de moments dont l'importance n'est pas égale ; que le souvenir est parfois joyeux, parfois douloureux, mais qu'être responsable et en définitive libre, c'est assumer pleinement son histoire collective et individuelle. Les écrivains et les illustrateurs pour enfants participent de cette transmission. Leurs livres viennent de traditions diverses et de divers continents. Les histoires qu'ils racontent sont très simples ou très complexes, très concrètes ou pleines de fantaisie. Elles sont la transmission d'une forme du goût, d'une vision personnelle de ce qu'il est important de dire aux générations qui nous suivent : dans la mythologie grecque, Mnémosyne, déesse de la mémoire, est la mère des Muses. C'est de l'exposition à cette diversité que peuvent naître une culture personnelle et une individualité qui n'est pas égoïste.

Mémoires d'enfance

Certains albums pour des enfants très jeunes mettent en scène une première approche de l'idée d'un passé et d'une origine, souvent à l'aide d'images qui apportent la preuve que quelque chose a existé et qu'il en reste des traces : il s'agit d'une première archéologie de la personne. Dans *L'Anniversaire de Kumata*, le petit ours qui a aujourd'hui quatre ans voit ses proches se réunir autour

* Bibliographie réalisée à l'occasion du 13ème Salon du livre de jeunesse - Centre de promotion du livre de jeunesse - Seine-Saint-Denis. Reproduite avec l'aimable autorisation du CPLJ-93.
La liste des ouvrages cités se trouve en fin d'article, p. 71.

de l'album de photographies qui raconte sa vie depuis sa naissance. Chaque photo est commentée par un membre de la famille, qui donne à Kumata les clés de son histoire, dans une sorte de rituel à la fois très simple et très chaleureux. Dans *L'Édredon*, l'héroïne se livre toute seule à l'exercice du premier souvenir, à partir d'un support original : la couverture en patchwork qui doit couvrir pour la première fois son lit de grande fille. Elle est faite de morceaux de son existence encore brève, de ses draps de bébé et de son vieux pyjama, de la chemise de ses deux ans et de son pantalon trop petit. Les carrés de tissu deviennent les territoires du rêve qu'elle explore en dormant, accompagnée d'un chien en peluche qui lui tient lieu de fil d'Ariane. Le héros de *T'aurais tombé* est un peu plus grand : il connaît déjà les livres et apprécie les aventures de Babar. C'est l'accident de Pom, Flore et Alexandre qui lui permet de revivre, à l'aide du récit de sa mère, le premier événement marquant de sa courte vie : la chute de vélo, le voyage en ambulance, l'arrivée à l'hôpital, la convalescence. L'album est semé d'objets liés au souvenir, montés dans des collages comme un puzzle dont les morceaux assemblés par le discours rassurant de la mère construisent une histoire enfin cohérente.

On n'a pas sommeil,
ill. J. Stevenson, L'École des loisirs

Dans *Autrefois il y avait des géants*, c'est d'un passé plus lointain qu'il s'agit. Comme un conte de fées, l'album semble mettre en scène des personnages mythiques venus d'il y a très longtemps. Mais une fois le livre terminé, on sait qu'on vient de parcourir l'album de photos d'une mère et de sa famille, et qu'elle le montre page à page à un enfant, qui peut ainsi comprendre que chacun accomplit un cycle personnel, de la petite enfance à un grand âge qu'on espère serein. C'est quelqu'un de plus âgé, probablement, qui se penche sur l'album des photos de *Cette belle dame*, qu'on voit s'épanouir de l'enfance à la maturité. La dernière page met en scène la naissance du bébé, et elle est le commencement d'un livre qui n'existe pas encore, le livre de la vie de celle qui regarde. Le récit dérive joyeusement dans l'imaginaire avec les albums de James Stevenson, comme dans *On n'a pas sommeil*, où un grand-père rigolard aide ses petits-enfants à affronter les vicissitudes de l'existence à l'aide de souvenirs parfaitement invraisemblables mais profondément revigorants. Le fantasme envahit de façon plus troublante les pages de *Mystère au pied des falaises*, où trois garçons atteints d'une terrible varicelle passent une quarantaine étrange au bord de la mer chez Madame Brogan. Leurs petites bêtises sont pour elle prétexte à évoquer la mystérieuse Harriet, venue d'on ne sait où et capable de toutes les audaces. On découvrira ultimement qu'Harriet est une revenante, qui participe du passé de toutes les générations et leur sert de

trait d'union. Les maladies infantiles sont propices aux évocations des souvenirs fantastiques : dans *Tom et le jardin de minuit*, Tom, cloîtré chez son oncle et sa tante par une rougeole menaçante, découvre la clé d'un jardin secret, où il se promène toutes les nuits quand l'horloge sonne treize coups, dans les rêves et les souvenirs d'une très vieille dame. Tom va et vient dans différents moments du passé et joue à des jeux parfois dangereux mais toujours innocents et fascinants avec une étrange petite fille. Chacun croit que l'autre est un fantôme, mais à la fin du livre, ils se retrouveront dans la vraie vie pour découvrir avec émerveillement qu'ils se sont croisés dans les boucles du temps, chacun aidant l'autre à affronter sa solitude et son ennui.

Regards sur hier

D'autres auteurs au contraire travaillent le concret pour rendre compte des signes qui ont caractérisé l'époque où ont vécu les parents des enfants auxquels ils s'adressent. *Le Journal de Ninon Battandier* détaille les menus événements de la vie d'une petite fille des années cinquante à la campagne. Si l'auteur joue la fiction du journal intime, racontant au jour le jour les joies et les peines (et les malices) de Ninon, il s'agit bien de faire connaître à des enfants d'aujourd'hui ce qu'a pu être la vie de leurs parents. Ce monde un peu immobile et idyllique n'est pas mièvre car Ninon a le sens de l'humour. Le passé recule dans *Grand-mère avait connu la guerre*. Les objets dessinés sur les pages disent le quotidien de plusieurs générations, celui de la grand-mère, des oncles et des cousins et de la narratrice elle-même qui n'est plus une petite fille. Ils se sont accumulés dans la maison de famille et témoignent de l'écoulement des jours et de la lente transformation des modes de vie, que perturbe parfois l'irruption de l'Histoire : les privations et l'importance de la

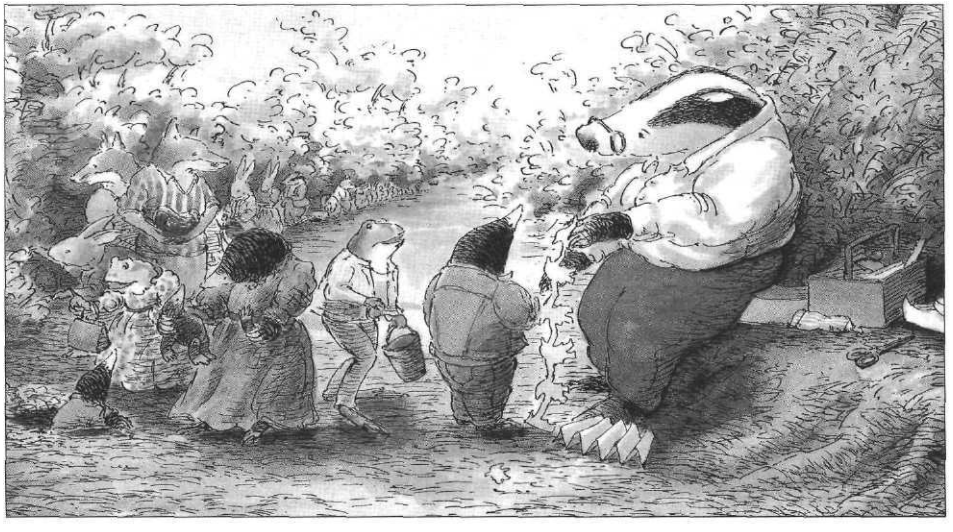
Grand-mère avait connu la guerre, ill. F. Burckel, Seuil Jeunesse

TSF pendant l'Occupation, l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy. Si l'unité de lieu caractérise *Grand-mère avait connu la guerre*, *Le Voyage de Grand-père* est fait d'allers-retours entre deux continents, deux civilisations, deux univers artistiques. La curiosité et la recherche de la connaissance engendrent une forme de nostalgie, puisque l'errant n'a plus de lieu qui le réunisse complètement mais il est porteur d'une énergie qui se transmet au fil des générations. Le miracle du travail de l'auteur est de donner un sentiment puissant du déplacement dans le temps et l'espace à travers des images empreintes d'une apparente immobilité. L'histoire se déploie somptueusement dans les pages des *Trois clés d'or de Prague*, où un autre auteur-illustrateur déraciné propose à sa fille un voyage initiatique dans la magie de sa ville natale, et convie chacun à en pénétrer les mystères et à en décrypter les énigmes : « Je ressens la présence de tous ceux qui, comme moi, ont passé

ce pont, et de tous ceux qui le traverseront un jour. Passagers du temps figés, pour une seconde d'éternité en commun », dit le narrateur qui les fait revivre fugacement sous nos yeux. *Moi, je veux aller à l'école* raconte une histoire plus ancienne, plus humblement individuelle et pourtant à sa façon aussi fondamentale : Nils vit dans la forêt suédoise, dans un temps arrêté où la parole est rare et où la vie est rude, jusqu'au jour où il découvre l'ailleurs et l'histoire, grâce à la construction d'une école où habite une maîtresse qui parle de lieux et d'animaux exotiques. La fascination de Nils résiste à l'incendie de l'école, quand il ne reste qu'un seul livre et que les enfants doivent écrire dans la neige. L'institutrice retournera vers la ville et l'école ne sera pas reconstruite, mais Nils conservera l'unique livre rescapé et ce souvenir lui permettra de vivre sa propre viei.

Ceux qui ne sont plus là

Si les livres déjà cités cherchent à éveiller à l'idée du passé avec une délicatesse parfois douce-amère, il arrive qu'elle soit suscitée par des événements plus brutaux, dont le plus fréquemment évoqué est la mort d'un proche, premier événement traumatique qui oblige au retour sur soi et à l'acceptation de la souffrance. Il est mis en scène pour les plus jeunes dans *Au revoir Blaireau* où, quand le vieux Blaireau descend sereinement dans le Grand Tunnel, ses amis, Taupe, Grenouille, Renard et Madame Lapin se réunissent pour conjurer leur peine en rendant compte chacun à leur tour des savoirs précieux qu'il leur a transmis. La force du livre vient de son infinie simplicité, de son application à ne rien éluder, à ne pas nier que la peine existe, mais à donner les clés qui permettent d'apprendre à l'apprivoiser. *Au revoir Blaireau* utilise un univers animalier pour permettre à chacun d'accéder à un contenu qui n'est pas borné par les limites du réalisme. Dans *Leïla*, c'est l'univers du conte qui joue ce rôle. Dans un temps indéterminé, dans l'espace mythique du désert, Leïla aime son frère aîné. Quand il vient à mourir, le désespoir de tous est immense, au point que son père interdit que le nom de Slimane soit jamais prononcé à



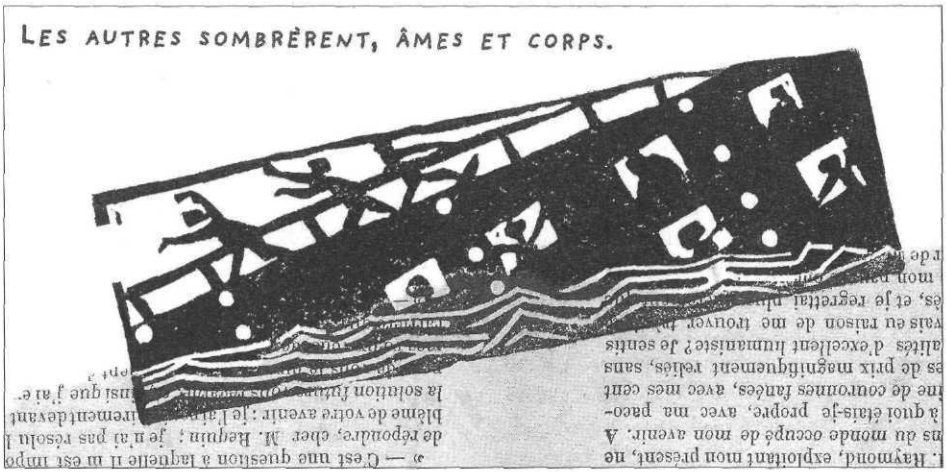
Au revoir blaireau, ill. S. Varley, Gallimard

nouveau. Mais Leïla sait que c'est dans la célébration du disparu qu'on peut le faire revivre et trouver la paix, et elle aura la force de transgresser l'interdit posé par son père, et l'intelligence de le convaincre que c'est elle qui a raison. Dans *Le Grand-père d'Élise*, Érica apprend que le vieil homme chez qui elle a passé des vacances va mourir. Elle se prépare à affronter le deuil en évoquant le souvenir des histoires qu'il leur racontait sur son passé d'homme des montagnes, d'artiste en crêpes aux groseilles et de chasseur d'ours, pendant que sa mère part l'assister au cours de sa dernière nuit. Érica est une petite fille pleine de sagesse à qui n'a manqué aucune forme d'amour et c'est sans doute ce qui la rend si forte. Le deuil peut aussi donner l'occasion de se faire raconter par d'autres l'histoire de la personne disparue : dans *La Maison au fond du jardin*, Madelief tente de cerner la personnalité d'une grand-mère qui de l'aveu général n'était pas commode. La mère de Madelief en garde un souvenir mitigé, ayant souffert de n'être pas assez aimée. C'est auprès de son grand-père que Madelief apprendra à connaître cette femme indépendante et volontaire, retenue malgré elle près d'une mère malade, puis d'un mari bon et sensible mais trop calme et trop aisément satisfait. Les récits croisés font naître un portrait contrasté, attachant et complexe : il faut parfois plusieurs paroles pour rendre compte de façon satisfaisante de la réalité du passé.

D'autres événements peuvent troubler la vie des enfants, que l'exercice du partage des souvenirs peut aider à mieux supporter. Dans *Le Jeu des sept familles*, cinq adolescents de familles recomposées ont été réunis dans la même chambre d'un manoir prétendument hanté, à la faveur d'un voyage scolaire. La découverte d'une porte dérobée leur permet de trouver le journal d'un enfant malheureux qui a jadis vécu dans la maison. Grâce à cette voix d'outre-tombe, chacun pourra enfin démêler les embrouillaminis de sa propre histoire de beaux-pères et de belles-mères, où la recherche du coupable est une entreprise désespérée, tant les liens familiaux sont devenus inextricables. La mise en commun de leur solitudes leur permettra de se sentir moins isolés, et de comprendre comment peut-être les choses pourraient aller mieux si on décalait juste un peu l'angle selon lequel on les voit.

Mémoires de guerres

Les bouleversements ne sont pas toujours d'ordre familial. Certains enfants vivent des déracinements qui les obligent à se constituer trop précocement une mémoire : ainsi dans *Plus loin que la lune*, une petite fille qui a dû fuir son pays en compagnie de sa mère écrit à sa meilleure amie, de l'hôtel où elle attend des jours meilleurs dans une débilitante immobilité. La lettre raconte le présent, mais évoque aussi le temps d'autrefois, le concours de plongée gagné avec Branko, le pull-over perdu sur la route quand elle a dû fuir, le pain cuit dans le four du jardin et le miel de la ruche, le petit chien laissé derrière, les soldats, le père arrêté et enfermé dans un camp. La douceur des images et la poésie des métaphores que met en œuvre Niko font passer la brutalité du propos, et la lettre se conclut sur l'espoir d'une réunion, sur le chemin que la lune trace sur la mer. Dans *À la poursuite de Kim*, une petite Vietnamienne réfugiée en Angleterre part pour la première fois en voyage scolaire. C'est pour elle l'occasion d'éprouver la solitude dans laquelle l'enferme sa différence, de souffrir de l'absence de lettres envoyées par sa famille, de se remémorer les étapes du périple dangereux qui l'a amenée jusque là. Les lieux du voyage la renvoient à d'autres lieux : la mine de charbon à l'obscurité de la jungle où s'étaient



Navratil, ill. C. Mollet, Éd. du Rouergue

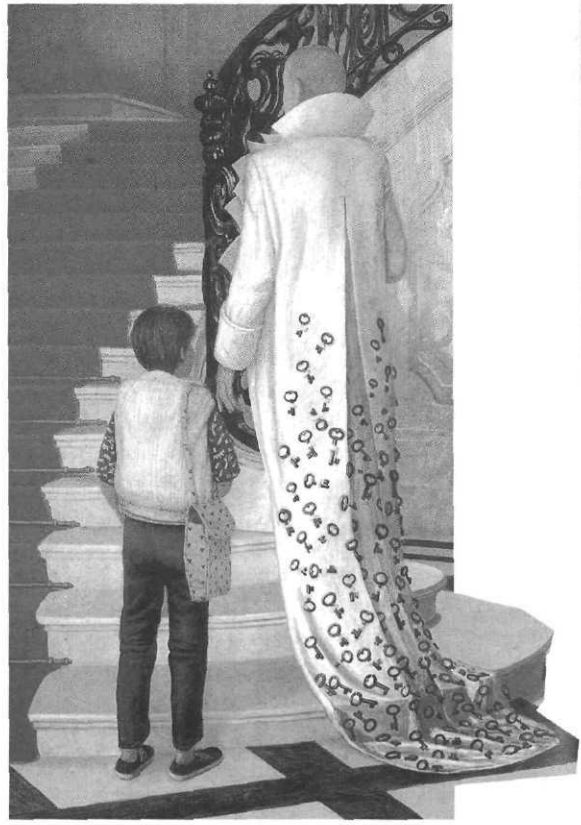
terrés ses parents quand elle était encore dans le ventre de sa mère, la mer au bateau où sa mère a perdu la vie en lui donnant le jour. Une partie de cache-cache qui manque de tourner mal lui fait revivre les terreurs passées de ses parents. Kim n'explore pas ses souvenirs personnels puisque tout cela s'est passé avant sa naissance, elle vit une sorte de catharsis qui lui permet d'appréhender directement la mémoire qu'on lui a transmise, d'accepter et de comprendre la figure de son père et d'enfin tisser des liens avec son présent.

Une autre démarche conduit certains écrivains à témoigner de leur propre histoire, souvent tragique. Dans *Navratil*, nous sommes conviés à partager les souvenirs de quelqu'un qui porte en lui la mémoire d'une catastrophe qui a marqué l'imaginaire collectif, « qui a fait une cicatrice dans l'histoire du monde » : le naufrage du Titanic. Cette histoire maintes fois racontée retrouve une vie nouvelle grâce à la force du témoignage d'un survivant de la catastrophe, grâce à la simplicité de l'écriture, grâce à la force de l'image qui mêle à des représentations actuelles du passé des éléments graphiques qui en proviennent : notes de musique suspendues sur une partition, cartes postales ou coupures de presse. Les romans qui évoquent les événements terribles du deuxième conflit mondial, et les persécutions subies par les Juifs à cette époque sont légion. Les écrivains pour la jeunesse se font l'écho de récits entendus ou rendent compte de leur expérience personnelle. Analyser l'ensemble de ces livres mériterait une étude particulière. On ne peut ici qu'évoquer des voix particulièrement touchantes : celle par exemple de Jean-Claude Moscovici dans *Voyage à Pitchipoï*, qui dit d'une voix blanche et poignante la douceur de vivre en province dans une famille aimante, la montée de l'angoisse quand l'étau se resserre, la séparation d'avec les parents, l'incarcération au camp de Drancy avec sa petite sœur, la réunion enfin avec la mère, qu'on n'aurait osé espérer. Il raconte tout cela en cherchant à être aussi proche que possible de ses impressions d'enfant en butte à une injustice incommensurablement brutale. Comment ne pas citer aussi les livres d'Arenka Siegal, *Sur la tête de la chèvre* et

La Grâce au désert, qui racontent le parcours d'une jeune Juive hongroise, dont la famille subit la lente et insidieuse montée de l'antisémitisme avec une dignité et un courage qui n'excluent pas l'humour. Le premier tome s'achève sur le départ en train vers une destination encore inconnue, Auschwitz. Le deuxième s'ouvre au moment où, à la sortie du camp, Arenka est désormais une des rares survivantes. « Accueillie » comme beaucoup d'autres par le gouvernement suédois qui a utilisé d'une façon étrange cette main-d'œuvre désemparée, Arenka se trouve confrontée à un choix difficile : à la tentation de l'oubli de ses origines au sein d'une société suédoise qu'elle sait maintenant apprivoiser, elle préférera le retour auprès de sa famille émigrée en Amérique. Il y a un blanc entre les deux livres d'Arenka Siegal. L'horreur de l'extermination et de la survie dans les camps de concentration nazis reste indicible à des enfants, qui auront accès à l'adolescence aux livres de Primo Levi ou de Robert Antelme.

Mémoire et oubli

Ces témoignages affirment la volonté de leurs auteurs de lutter contre la tentation d'une amnésie dangereuse. La psychanalyse cherche à percer l'abcès des traumatismes enfantins enfouis pour guérir les névroses des adultes. De façon analogue, la négation de ce qui fait mal rend les sociétés malades, et c'est l'échange de paroles autour des souffrances du passé qui permet de les exorciser. L'urgence de lutter contre l'oubli suscite des fictions métaphoriques à destination des plus jeunes. Dans *L'Écoute-aux-portes*, Mine se retrouve dans un pays vide, plat et blanc. Le monde est déréglé, à cause « d'une histoire très ancienne qui doit toujours être racontée entièrement », et qui s'est interrompue parce que le conteur s'est endormi. Toutes les lettres des livres sont tombées des pages. Mine part en quête de L'Écoute-aux-portes, seul capable de délivrer les personnages de toutes les histoires du monde et de réveiller le papa de Mine pour remettre l'univers à l'endroit. Dans *Le Gardien de l'oubli*, Gabriel suit la mystérieuse Anne-Lise dans une maison interdite où sont conservés les objets égarés. L'endroit est impressionnant et le gardien sévère. C'est pourtant le seul lieu où les souvenirs ont une chance de renaître un jour. L'amour donnera à Gabriel le courage d'affronter la peur que lui inspirent la maison et son maître, pour y retrouver enfin Anne-Lise, perdue dans les miroirs.



Le Gardien de l'oubli, ill. A.Ruano, Syros

Le Maxime de *Retour à Ithaque* est instable, désagréable, mauvais élève depuis que s'est produit un événement terrible dont le souvenir lui échappe. Tel Ulysse, il part redécouvrir l'Ithaque d'une enfance bercée par la mythologie au cœur du Marais poitevin. Il s'y retrouve confronté aux fantômes de son proche passé, à des lieux, à des couleurs, à des odeurs, à des gens, à des traces qui recomposeront la vérité. Il affronte enfin le souvenir d'Olivier, l'ami disparu des albums de photographies, le complice des jeux inspirés de l'Antiquité grecque. Petit à petit, l'image d'Olivier se précise : son œil unique, ses difficultés d'élocution, leurs relations ambiguës. Sa grand-mère, qui connaît la vérité, l'accompagnera dans l'ultime épreuve, où il saura enfin comment et pourquoi Olivier est mort. Dans *Le Piège*, la maladie de Lucas est liée à l'histoire de sa famille et à l'histoire du monde. Son récit décrit l'engourdissement qui l'envahit au cours de vacances sinistres dans un lieu où tout le monde sait ce qui s'est passé, sauf lui. Son ignorance, destinée à le protéger, le livre aux manœuvres de jeunes tentateurs troubles qui exaltent le souvenir perdu qui le rend odieux aux autres. Lucas perd la notion de son identité, ballotté par des influences contradictoires, victime de la faute de son grand-père collaborateur et délateur. Le récit même de Lucas est une remontée dans le souvenir de l'acte violent qu'il a accompli pour secouer la pesanteur du non-dit qui l'accable. L'amnésie est politique : c'est ce qu'affirme avec force Christian Bruel dans *La Mémoire des scorpions*, où il joue des ressorts du roman-photos noir pour décrire un monde en proie à la tentation de l'immobilité totalitaire. « C'est la fin de l'histoire. Oubliées les racines du monde. Enfouie, l'ample mémoire au ventre généreux. Les livres, ceux d'avant sont devenus rares et vains. Il est venu le temps du présent perpétuel ». Et cependant à travers le rythme de l'action et la déconstruction de la page dans des images heurtées, la force du désir et l'union des marginalités auront raison de l'étouffement. Mu l'amnésique retrouve sa trace dans les signes des papiers pliés, dans les lumières de la ville, dans l'amour enfin retrouvé. *Le Passeur*, enfin, met en œuvre les moyens d'un autre genre, la fable philosophique, pour nous conter l'histoire d'un monde (imaginaire ?) dont les habitants ont accepté d'échanger leur mémoire contre une anesthésie qui les dispense de toute souffrance, mais les prive aussi de toute autonomie : un monde faussement transparent où chacun raconte ses rêves aux autres, mais où le mensonge règne en maître. Jonas, choisi pour être le dépositaire des souvenirs dont les autres ne veulent plus, apprend qu'à la mémoire est liée la douleur, mais aussi la responsabilité envers soi-même et envers les autres. La fin du *Passeur*, laissée volontairement ouverte, rend chaque lecteur libre de l'interpréter à sa façon. *Le Passeur*, a expliqué Lois Lowry, est né de la somme de ses souvenirs personnels, des moments forts, heureux ou amers qu'elle n'a jamais pu ou voulu oublier. Il est l'histoire qu'elle a voulu donner à ceux qui sont plus jeunes, pour les aider à mieux comprendre où ils vivent, pour que de génération en génération soient transmises les choses essentielles. Tous ceux qui dans leur famille ou dans leur travail aident des enfants à apprendre le monde portent à leur façon la même responsabilité, et ont à jouer leur rôle de passeurs, chacun à sa façon et selon ses aptitudes. ■

Bibliographie des ouvrages cités

- Sue Alexander, ill. Georges Lemoine : *Leïla*, Bayard, 1986.

- Bernard Ashley, trad. de Pascale Houssin, ill. Christophe Blain : *À la poursuite de Kim*, Gallimard, 1993 (Folio Cadet Rouge).

- Christian Bruel, photographies de Xavier Lambours : *La Mémoire des scorpions*, Gallimard-Le Sourire qui mord, 1991.

- Olivier Douzou, ill. Charlotte Mollet : *Navratil*, Éditions du Rouergue, 1996.

- Anne Fine, trad. de l'anglais d'Agnès Desarthe : *Le Jeu des sept familles*, L'École des loisirs, 1995 (Neuf).

- Joan Manuel Gisbert, trad. de l'espagnol de Laure Merle d'Aubigné, ill. Alfonso Ruano : *Le Gardien de l'oubli*, Syros-Alternatives, 1991 (Collection En filigrane). *En réimpression.*

- Claude Guillot, ill. Fabienne Burckel : *Grand-mère avait connu la guerre*, Seuil, 1994.

- Christine Harris, texte français Claude Lager, ill. Helen Ong : *Plus loin que la lune*, L'École des loisirs-Pastel, 1994.

- Ann Jonas, trad. de l'américain de Catherine Chaine : *L'Édredon*, L'École des loisirs, 1985.

- Guus Kuijer, trad. du néerlandais de Janine Habbah, ill. Mance Post : *La Maison au fond du jardin*, Pocket, 1996 (Kid Pocket).

- Lois Lowry, trad. de l'américain de Frédérique Pressmann : *Le Passeur*, L'École des loisirs, 1994 (Médium).

- Hilary McKay, trad. de l'anglais de Pascale Houssin, ill. Alice Dumas : *Mystère au pied des falaises*, Gallimard, 1996 (Lecture Junior).

- Jean-Claude Moscovici : *Voyage à Pitchipoï*, L'École des loisirs, 1994 (Médium).

Autrefois, il y avait des géants, ill. P. Dale, Père Castor-Flammarion

- Jean-Paul Nozière : *Retour à Ithaque*, Gallimard, 1992 (Page blanche).

- Philippa Pearce, trad. de l'anglais de Cécile Loeb, ill. William Geldart : *Tom et le jardin de minuit*, Gallimard, 1993 (Folio Junior).

- Linda Peavy, trad. de Jenny Ladoix, ill. Ronald Himler : *Le Grand-père d'Élise*, Gallimard, 1984 (Folio Cadet).

- Béatrice Poncelet : *T'aurais tombé*, Syros-Alternatives, 1989. *Épuisé*.

- Claude Ponti : *L'Écoute-aux-portes*, L'École des loisirs, 1995.

- Anne Provoost, trad. du flamand de Florence de Brébisson : *Le Piège*, Seuil, 1997.

- Allen Say, trad. de l'américain d'Isabelle Reinharez : *Le Voyage de Grand-père*, L'École des loisirs, 1995.

- Arenka Siegal, trad. de l'américain de Tessa Brisac : *La Grâce au désert*, Gallimard, 1987 (Page blanche).

- Arenka Siegal, trad. de l'américain de Tessa Brisac : *Sur la tête de la chèvre*, Gallimard, 1987 (Page blanche).

- Peter Sis, trad. de Rolande Anderson : *Les Trois clés d'or de Prague*, Grasset-jeunesse, 1994.

- James Stevenson, trad. de l'américain de Michèle Poslaniec : *On n'a pas sommeil*, L'École des loisirs, 1982 (et autres titres de la série).

- Thomas Tidholm, trad. du suédois de Marianne Hoang et Anne See, ill. Anna-Clara Tidholm : *Moi, je veux aller à l'école*, Mango, 1995.

- Anne Trotereau, ill. Philippe Dumas : *Le Journal de Ninon Battandier*, L'École des loisirs, 1991 (Neuf).

- Susan Varley, trad. de Marie-Raymond Farré : *Au revoir, Blaireau*, Gallimard, 1986.

- Martin Waddell, trad. de l'anglais d'Anne-Marie Chapouton, ill. Penny Dale : *Autrefois, il y avait des géants*, Père Castor-Flammarion, 1989.

- Shigeo Watanabe, trad. du japonais de Nicole Coulom, ill. Yasuo Otomo : *L'Anniversaire de Kumata*, L'École des loisirs, 1990 (Renardeau).

- Charlotte Zolotow, trad. de l'américain de Catherine Deloraine, ill. Anita Lobel : *Cette belle dame*, Kaléidoscope, 1993.

Le Journal de Ninon Battandier, ill. P. Dumas, L'École des loisirs